

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 95 comporte une numérotation fautive: p. 59.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

III — OU FRÉDÉRIC LE MAÎTRE EST ENFONCÉ

En entendant ces mots, M^{lle} de Léon devint très pâle et s'appuya, un instant, au dossier de sa chaise comme si elle avait ressenti une faiblesse passagère.

Ses grands yeux se fixaient, avec une expression étrange, sur le visage de celui qui venait de se déclarer le fils du vieux duc.

Tout à coup, elle se pencha en avant, d'un mouvement irrésistible, pour mieux le considérer.

De son côté, Cuchillo était devenu livide. Il venait d'accomplir le pas décisif : celui qui ne lui permettait plus de reculer.

Que voulait dire cette émotion extraordinaire de la jeune fille ? Pourquoi le dévisageait-elle ainsi ?

Sa mauvaise conscience qui le troublait lui faisait tout craindre et tout supposer.

Il n'était pas encore accoutumé à son nouveau rôle, à son nouveau personnage.

S'il allait échouer miserablement ?

Il avait peur...

Il était tremblant, décontenancé... n'osait regarder M^{lle} de Léon, ni reprendre la parole.

Si son trouble n'avait pas été si complet, il se fût rassuré immédiatement, car il eût vu, la première surprise passée, le regard de la jeune fille s'emplir d'une expression de sympathie extraordinaire et de pitié profonde et passionnée, à la fois, qui

n'avait, d'ailleurs, rien d'humiliant pour celui qui en était l'objet.

— Ainsi, balbutia enfin la Petite Fée, vous êtes le marquis, vous êtes Paul de Kandos !...

Elle était devenue brusquement très rouge, en prononçant ces paroles, et leur accent ne laissait aucun doute sur leur portée. Evidemment elle croyait à cette affirmation.

Cela suffit à rendre courage à Cuchillo, il sentit qu'il fallait triompher à tout prix et assurer, par l'audace, le succès déjà commencé.

Louis Clermont, qui avait combattu l'ordre de la marche de cette scène, s'était placé un peu de côté, en arrière, tenant son chapeau d'une main, l'autre prête à saisir son mouchoir et à essuyer ses larmes fictives, si cela devenait attendrissant, comme il l'espérait bien.

Il avait démêlé parfaitement le sentiment de M^{lle} de Léon, et ne s'inquiétait pas d'elle, mais de son complice, dans le cœur duquel il lisait à livre ouvert, et il craignait que, par faiblesse ou crainte, il ne fût pas à la hauteur de son personnage.

— Mademoiselle, reprit vivement Cuchillo, toujours troublé, mais décidé à pousser les choses



Le vicillard, après une seconde, tendit sa main d'avare, longue et desséchée.

jusqu'au bout, maintenant qu'il ne pouvait plus reculer — je comprends votre saisissement et l'horreur, sans doute, quo je vous inspire. Je sais combien ma conduite a été coupable envers le duc... envers mon père... Je sais combien ma vie a été foible... misérable... peu digne de mon nom... peu digne d'un homme de cœur... Je le sais depuis longtemps..., mais il était trop tard...

pour racheter mes torts. Je ne pouvais plus que les déplorer et les maudire.

— Oh ! monsieur..., interrompit Jeanne.

— Aussi, mademoiselle, poursuivit rapidement Cuchillo, ne croyez pas que la désarçonne qui m'a ramené, après tant d'années, dans les lieux qui m'ont vu naître, sous ce toit... d'où j'ai été chassé par la colère paternelle... soit fille d'un espoir insensé de pardon... Non ; seulement... j'ai voulu rentrer une dernière fois, dans cette maison, respirer, une dernière fois, cette air que respirent mon père... qui m'a chassé... mon enfant... que j'ai abandonné... J'ai voulu surtout, puisque j'avais abdiqué tous mes devoirs, venir vous remercier... de m'avoir remplacé près de deux êtres... si chers... et vous bénir...

Adieu donc, mademoiselle ; vous ne me reverrez plus. Jadis, c'est le duc qui m'a proscrit... Aujourd'hui, c'est ma conscience qui me condamne et me chasse.

— Allons, il ne va pas mal ! pensa Clermont. Le trouble inséparable d'un premier début ! .. Mais il a des moyens.

Cuchillo avait fait un mouvement vers la porte.

— Monsieur le marquis, restez ! s'écria la jeune fille, avec un élan de passion généreuse. Restez Non, ne partez pas ainsi... Cela ne se peut... Je ne le veux pas !

Cuchillo s'était arrêté.

Il se retourna.

Mlle de Léon le regardait, les mains presque jointes, admirablement belle de tout l'éclat que le rayonnement du cœur peut ajouter à la jeunesse et à la beauté.

Cette beauté, cette chaleur de dévouement, le frappèrent violemment, et réveillèrent en lui de vagues instincts, longtemps refoulés, qu'il n'analysait pas, en ce moment.

Il s'élança, d'un mouvement naturel et vrai, vers la jeune fille, lui saisit les deux mains en s'écriant :

— Vous ne me méprisez pas ? Vous ne me haïssez pas ?

Cuchillo était sincère. A cette minute, sans savoir pourquoi, il désirait ardemment n'être ni méprisé, ni haï de cette charmante créature, qui lui paraissait si noble.

— Carajo ! pensa Louis Clermont, c'est parfait, admirable ! Quel lapin ! Frédéric Lemaître n'est que de la Saint-Jean, à côté de lui !

— Non, monsieur le marquis, répondit Jeanne, sans retirer ses mains. Je vous plains, et je veux vous sauver...

Louis Clermont tira son mouchoir, se frotta vigoureusement ses paupières, et jugeant le moment venu, murmura d'une voix larmoyante :

— Excusez moi !... Je crois... Dieu me pardonne ! que je pleure comme une bête !

Personne ne fit attention à ce jeu de scène, ne parut même entendre cette phrase.

— Me sauver ! répéta Cuchillo avec amertume.

Il était entré dans son rôle, lui et son personnage ne faisaient qu'un, et cela d'autant plus facilement que tout ce qu'il disait pouvait s'appliquer à lui, dont la vie avait été aussi misérable, aussi maudite et aussi coupable à bien des égards, plus coupable à d'autres, que celle de Paul de Kandos.

— Oui, fit-elle d'une voix qui tremblait et le visage animé de résolution.

— Cela n'est plus possible ! Il est trop tard !

— Non, monsieur le marquis... il n'est jamais trop tard... D'ailleurs, ne m'appelle-t-on pas la Petite Fée ? Laissez moi mériter mon nom !

Elle dégagait prestement ses deux mains de la pression du

faux marquis, avec un geste de pudeur, comme si elle s'apercevait seulement de cette oubli, alla se réfugier loin de lui, auprès de la cheminée, et lui dit :

— Essayez-vous. Racontez-moi.

Cuchillo obéit.

Quand elle le vit assis, elle s'assit elle-même.

Ses yeux brillaient, ses pommettes étaient empourprées ; elle ne le regardait plus, et l'on voyait sa poitrine se soulever sous une palpitation intérieure.

— Monsieur le marquis, reprit-elle enfin avec un effort visible, ce jour, je l'ai désiré, rêvé, attendu, depuis que le duc m'a accueillie près de lui.

« Je connais votre vie, — ajouta-t-elle plus faiblement, — du moins dans ses principaux événements. Un pauvre père, un pauvre vieillard infirme, frappé au cœur... m'a dit bien des fois le secret de ses colères... et de ses douleurs... Puis, j'ai vu bien des choses... deviné ce qu'on ne me disait pas... J'ai été l'amie, la sœur aînée de votre fille... d'Annette... que j'adore... Oh ? vous la connaîtrez... Il le faut...

Cuchillo baissa la tête, et redevint un peu pâle.

— Oui, depuis deux ans, je rêve de voir le fils rentrer dans la maison de son père, et de voir un père, un vrai père, à ma petite Annette... Je n'ai jamais osé vous écrire : — Revenez ! — J'ignorais ce que vous pensiez, ce que vous sentiez... fit-elle en rougissant...

— Oh ! je comprends trop votre mépris et votre défiance...

— Monsieur le marquis, je vous jure que je ne vous ai jamais méprisé, je le répète... Non... jamais ! Je souffrais pour vous et avec vous... car vous souffriez aussi... j'en étais certaine... cela doit être si triste de n'être pas content de soi... Puis je connais bien le duc... et je me disais que, s'il s'y était pris autrement... vous eussiez peut-être été tout autre. D'ailleurs, votre mariage...

Elle s'arrêta un instant pour comprimer son émotion.

Cuchillo la dévorait des yeux.

Elle ne le regardait point, moins que jamais.

Elle reprit :

— Votre mariage était un obstacle insurmontable à tout rapprochement avec le duc.

— Oui... je le sais.

— Maintenant vous êtes veuf...

Cuchillo eut un frisson.

Elle le vit, sans regarder.

— Oh ! la mort de cette pauvre femme a été horrible... et je comprends votre douleur, à ce souvenir... car vous l'aviez aimée... vous l'aimiez peut-être encore, avec passion.

— Oui, murmura faiblement Cuchillo d'une voix altérée.

En prononçant ces dernières paroles, Mlle de Léon avait brusquement levé les yeux, et posé son regard sur son interlocuteur.

A cette réponse, ses paupières battirent et s'abaissèrent de nouveau.

Il y eut un court silence.

Chacun d'eux, pour un instant, parut absorbé dans des idées et des sensations pesantes.

Ce fut Jeanne qui reprit la parole la première, cette fois en le regardant courageusement en face.

— Elle était belle, fit-elle lentement, admirablement belle... dit-on... Pardonnez-moi d'avoir touché à cette blessure... si fraîche... et qui saignera toujours... Je voulais seulement, je devais vous dire... qu'à présent je me crois certaine d'obtenir votre pardon auprès du duc...

Il ne verra que son fils... que le père de sa petite fille...

—Le croyez-vous vraiment? reprit Cuchillo, ramené à la réalité actuelle et rentrant dans son rôle.

—Oui, je le crois d'ailleurs... je le veux! ajouta-t-elle d'un petit air gracieusement résolu, qui n'avait rien d'autoritaire et n'exprimait, en effet, que la profondeur de son désir et l'héroïsme de sa volonté.

—Oh! mademoiselle, s'écria Cuchillo, je ne pourrais jamais vous remercier assez... bénir assez le jour où je vous ai rencontrée... Est-ce que réellement vous seriez mon bon ange?

Il s'était levé pour se rapprocher d'elle.

Elle se leva aussi, mais en s'éloignant par un mouvement brusque et instinctif.

—Attendez! dit-elle d'une voix brève.

Et s'élançant d'un pas léger, elle sortit de la pièce, laissant les deux hommes seuls.

Dès qu'elle fut sortie, dès qu'on n'entendit plus l'écho de ses petits pieds sur la dalle sonore du corridor, Louis Olermont se rapprocha de son complice.

Il avait son sourire cynique et silencieux.

D'une main, il enfouissait son mouchoir parfaitement sec dans sa poche; de l'autre, il saisit son ami par le bras et lui souffla à l'oreille:

—Emballé! — ça y est! — Eh bien! douteras-tu de l'habileté de papa à préparer le scénario d'une réconciliation de famille?

Cuchillo, comme réveiller en sursaut, le regarda avec une sorte de colère et de dégoût, en essayant de se dégager.

Ce visage flétri par tous les vices, ce ton gouailleur, chargé de cynisme, lui faisaient horreur, après les sensations que venaient de lui causer le visage, la voix, les paroles de la jeune fille, lui révélant tout un monde moral où il n'avait jamais pénétré.

—Laissez-moi! dit-il.

—Ton émotion était sublime! On ne fait pas mieux dans ce genre-là.

—Elle était sincère! répliqua le faux marquis.

—Eh bien, voilà la première fois que ça aura servi. Continue. Tu es sur la bonne voie, mais ne perds pas la "tramontane!"

VI

LA FILLE DE LA MARIQUITA

Cuchillo lui tourna le dos et alla se placer machinalement près de la cheminée.

Louis Olermont haussa les épaules, en maître indulgent qui accepte les travers de son élève, parce que les qualités l'emportent sur les défauts, et se dirigea, d'un pas furtif, vers le vieux secrétaire que Jeanne avait fermé, au moment où les deux hommes pénétraient dans sa chambre.

L'intelligent bandit avait fait, depuis longtemps, l'inventaire de la pièce, et ce meuble lui paraissait le seul intéressant.

La clef était restée sur la serrure.

Il fit le geste d'y porter la main, mais s'arrêta brusquement et se contenta de considérer et d'étudier cette serrure avec l'attention d'un connaisseur émérite.

—Quo fais-tu là? demanda Cuchillo.

—Chut! répliqua-t-il. Monsieur le marquis, ne nous tutoyons pas trop toi, quand nous ne sommes pas sûrs de notre solitude absolue, et donnons-nous nos vrais noms. Je suis Bernard, le pauvre professeur qui vous a sauvé la vie, et que vous traînez derrière vous comme un chien fidèle.

—Eh bien, que considérez-vous donc, monsieur Bernard, avec ce soin et cette attention?

—Vous le voyez bien, monsieur le marquis. C'est une idée à moi. Ce meuble doit renfermer les petits secrets de M^{lle} de Léon...

—Que nous importe?

—Comment, que nous importe? Il est toujours bon de savoir... Quand on a besoin des gens, cela peut servir... D'ailleurs, j'aime à connaître à fond ceux qui ont tout dans mon jeu. On en joue mieux.

Cuchillo s'élança sur lui, le saisit violemment par le bras.

—Laisse cela, dit-il d'une voix basse et chargée de colère. Je te défends d'y toucher... Vas-tu, maintenant, nous perdre, en forçant les meubles?

Un léger bruit de pas, dans le corridor, interrompit ce commencement de querelle.

Les deux comédiens reprirent rapidement leur place; Cuchillo près de la cheminée qu'il venait de quitter, Louis Olermont à ses côtés.

—N'oubliez pas que cette pièce, lui dit-il vivement à l'oreille, faisait partie de l'appartement de la duchesse, de ta mère, de son vivant. Il faudra placer cela, tout à l'heure.

Le faux marquis n'eut pas le temps de répondre: la porte s'ouvrait, et Jeanne rentrait, accompagnée d'une toute jeune fille qui pouvait avoir seize ans.

Remarquablement jolie, elle frappait surtout par l'étrangeté de son type, ses cheveux d'un noir brillant, ses longs yeux de nuance changeante, et la pâleur de son teint.

En l'apercevant, Cuchillo eut une secousse violente.

Cette jeune fille, cette enfant, presque, évoqua devant son esprit, avec une extrême netteté, un autre visage de femme qu'elle rappelait, sans qu'on pût dire qu'elle lui ressemblât d'une façon positive.

C'était pourtant bien le type créole, mais adouci par le mélange du sang du nord, et des habitudes de vie calme et régulière. Elle faisait penser à la Mariquita, par ce que je ne sais quoi qui constitue l'air de famille.

C'était, en effet, Annette, la fille de Paul de Kandos et de Maria Antequerra.

Cuchillo le comprit, au premier regard.

Le souvenir de celle qui était morte si misérablement pour lui rester fidèle, se mêlant au côté soabreux de la situation, qui exigeait de sa part une nouvelle audace dans le mensonge et un pas plus avant dans le rôle criminel qu'il avait assumé, lui causa un trouble et une émotion indicibles.

Jeanne prit la main de la jeune fille, et s'avança doucement vers Cuchillo.

—Monsieur le marquis, dit-elle presque bas, je vous présente M^{lle} de Kandos; mais je vois que vous l'avez déjà reconnu. Annette, voici ton père!

Elle la poussait, en même temps vers l'ancien forçat.

Annette, évidemment déjà prévenue par la Petite-Fée, se laissait faire, mais elle était froide, quoique visiblement émue, et son regard étrange ne contenait guère que de la curiosité ornitive, de la surprise et de vagues interrogations.

Ce regard, si différent de celui avec lequel M^{lle} de Léon avait accueilli son nom et la révélation de sa personnalité, acheva de troubler Cuchillo et l'effraya même quelque peu.

La jeune fille était en grand deuil.

Il eublia qu'il était naturel, inévitable, qu'elle portât le deuil de sa mère.

Il se figura, dans une hallucination rapide, que c'était le deuil de son vrai père qu'elle portait, de ce Paul de Kandos, dont il croyait sentir encore sur ses mains le sang tiède, dont il croyait encore entendre la voix menaçante lui jeter à la face ce mot :

—Assassin !

Il chancela et parut prêt à tomber.

—Mon cher marquis, s'écria vivement Louis Clermont, contentant que son complice faiblissait et perdait la « tramontane », je comprends l'émotion que vous cause la vue de votre fille... Ah ! moi aussi... j'ai eu des enfants ! et je lis ce qui se passe dans votre âme.

Il le secourait, le soutenait de ses deux mains, et, se penchant à son oreille, il lui souffla :

—Embrasse-la, N... de D... !

Et le poussa violemment en avant.

La situation était trop grave pour permettre les longues faiblesses.

Cuchillo revint à lui, et, suivant l'impulsion donnée, il se trouva tenir Annette dans ses bras.

Il déposa, sur ce jeune front tendu vers lui, un baiser accompagné de deux larmes qui coulèrent le long des joues de la jeune fille.

Cet attendrissement sincère sauva, encore une fois, la situation. C'est, qu'en effet, en embrassant la fille, il avait eu la vision de la mère, de la femme dont il portait le deuil faux sur ses habits, le deuil vrai dans son cœur.

L'étrangeté des circonstances de la vie faisait que cet enfant ne pouvait lui être indifférent.

Elle lui rappelait trop de choses douces et trop de choses horribles, pour qu'il ne jaillit pas, du choc de ses sentiments divers et contraires, un bouleversement et un accès de sensibilité nerveuse que Jeanne et Annette devaient attribuer à l'impulsion et au ori de la paternité.

—Sauvés ! merci, mon Dieu ! pensa Louis Clermont. Voilà deux fois que sa sensiblerie imbécile nous réussit, au delà du permis. C'est à croire à la Providence ! Mais quel trac ! tonnerre de Dieu ! quel trac !

En effet, Louis Clermont en avait la sueur.

Il s'épongea avec énergie, se disant aussi que cela faisait bien dans le paysage.

Quant à Annette, en sentant les larmes chaudes de son père, elle eut comme un mouvement plus marqué de surprise, rejeta la tête un peu en arrière, et le regarda de ses grands yeux ouverts, prêts à se remplir de larmes à leur tour, bien qu'elle les contint par un effort de volonté.

Ce geste, ce regard plus sympathique, pourtant, que celui par lequel elle l'avait accueilli, au premier abord, rompirent le charme, et Cuchillo retomba dans l'embarras, ne sachant que balbutier :

—Ma... ma chère... enfant... j'ai été bien coupable... envers vous... Anesi... vous me regardez... vous me traitez en étranger... En effet, nous ne nous sommes jamais vus... Ce n'a pas été, pourtant, tout à fait de ma faute... Mais la vie a de si étranges nécessités...

Il s'arrêta.

Cette jeune fille de seize ans l'intimidait cent fois plus que Mlle de Léon, et lui causait une malaise insupportable.

Jouer ce rôle de père, près d'elle, au prix où il le jouait, cela lui faisait mal... Il n'y était pas habitué encore, et cela éveillait en lui des sensations poignantes qu'il n'avait pas prévues.

Heureusement, Jeanne vint à son secours.

Elle aussi, elle avait vu tomber les deux larmes qui accompagnaient le baiser paternel de Cuchillo, et ces larmes, comme l'émotion et l'embarras du marquis, achevèrent de la conquérir.

Pouvait-elle y lire les angoisses et les protestations d'une conscience trouble et déchirée ?

—Monsieur le marquis, dit-elle, vous avez retrouvé votre fille... Il faut que vous ne la quittiez plus. Vous n'avez que l'émotion douloureuse de la paternité. Quand vous serez mieux accoutumé à cette joie inattendue, vous en goûterez toutes les douceurs.

« Vous voyez comme Annette est belle... Qui ne serait fier d'être son père !... Vous êtes, en effet, aujourd'hui, des étrangers l'un pour l'autre... »

« Il faut s'habituer à tout, même au bonheur, ajouta-t-elle, en pressant dans ses deux petites mains les mains d'Annette et de Cuchillo, et en les unissant, les serrant par une pression qui leur communiqua sa douce chaleur.

—Mais cela ne suffit pas, reprit-elle. Je vous ai promis que vous ne quitteriez plus cette maison, qui est vôtre... que vous y retrouveriez tout ce que vous avez perdu. Je n'ai tenu que la moitié de cette promesse. Laissez-moi combiner, avec Annette, son accomplissement entier.

« C'est votre fille qui doit vous présenter à votre père, apporter, à deux hommes qui souffrent de leur séparation, la consolation de se réunir et de jouir d'une affection, dont, malgré tout, leurs cœurs sont remplis. En attendant, je vais, d'abord, veiller à votre installation-définitive, et à celle de votre ami, monsieur ?... »

—Bernard ! répondit Cuchillo. C'est en effet un ami... le meilleur des amis, poursuivit-il lentement. Je lui dois la vie...

—Oh ! monsieur le marquis, ne parlons pas de cela ! interrompit vivement Louis Clermont, d'un air de modestie effarouchée.

« Je suis trop payé du petit service que j'ai pu vous rendre, en vous voyant enfin au port, touchant au bonheur calme et complet que vous méritez si bien.

—Mademoiselle, reprit le faux marquis, cette pièce faisait partie de l'appartement occupé jadis... par ma pauvre mère... que j'ai si peu connue... pour mon malheur...

—Cela est vrai ! répondit Jeanne. Je vois que vous avez la mémoire du cœur.

—Ne pourriez-vous, pour quelques heures, me faire conduire dans la chambre, au-dessus de celle-ci, où s'est écoulée mon enfance, puis ma première jeunesse ? J'ai soif de ces souvenirs.

—Rien n'est plus facile, répliqua Mlle de Léon avec empressement. Elle est restée vide depuis votre départ. Monsieur le duc n'a jamais voulu qu'elle fût occupée... par des étrangers, et vous la retrouverez telle que vous l'avez laissée.

—Eh bien, c'est là que je désire m'installer... provisoirement.

—Dites définitivement. N'est-ce pas, Annette, que ton père ne nous quittera plus ?

—Oh ! certainement... Je l'espère, balbutia la jeune fille.

—Cela dépend de toi, ajouta Jeanne en souriant. Le duc ne t'a jamais rien refusé.

—Et de toi, répliqua Annette, car je ne sais celle de nous deux qu'il préfère.

—Alors, cela sera !

—Permettez-moi de vous demander une dernière grâce, reprit Cuchillo, qui avait hâte de terminer cette scène, pour se reposer de sa tension d'esprit et reprendre complètement son sang-froid.

—Vous êtes ici chez vous, monsieur le marquis, et mon rôle n'a, d'ailleurs, jamais été que celui d'une amie dévouée à tous ceux qui portent votre nom.

En disant ces mots, elle embrassa tendrement Annette, qui lui passa un bras autour de la taille, et s'attacha pour ainsi dire à elle.

Les deux femmes formaient ainsi un groupe charmant et se faisait ressortir mutuellement.

On eût dit deux sœurs de lits différents.

Cuchillo s'inclina, avec un respect qui n'avait rien d'étudié, et ajouta seulement :

—Près de mon ancienne chambre, et communiquant avec elle, il y avait une autre chambre plus petite, destinée à mon précepteur. Ne pourriez-vous en disposer en faveur de Bernard, de mon excellent ami Bernard ? Il a quitté l'Amérique avec moi, pour moi ; depuis des années, nous ne nous sommes pas séparés, et, jusqu'au moment où il aura trouvé une position...

—Rien de plus facile ! interrompit vivement la Petite Fée. Veuillez m'accompagner, messieurs. Nous allons organiser cela ensemble.

Elle se détacha de l'étreinte d'Annette, qui fit un pas en avant.

—A bientôt, Annette... mon enfant ! murmura Cuchillo.

Et il déposa, pour la deuxième fois, ses lèvres, séchées par une fièvre intérieure, sur le front de Mlle de Kandos.

A bientôt ! répondit la fillette d'une voix presque indistincte.

Jeanne, passant devant, ouvrit la porte, puis se retournant :

—Attends-moi, Annette, dit-elle, nous avons à causer, à agir.

Et elle s'élança vivement dans le corridor, suivie des deux hommes qui fermèrent la porte derrière eux.

—Eiston, murmura Clermont à l'oreille de Cuchillo, je suis content de toi ! Enfoncée la demoiselle ! enfoncée la fille !

(A. CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

VARIÉTÉS

Contrant parle de son oncle, très âgé et très riche, mais qui ne se d'arde pas à lâcher son héritage.

—Mais il est malade, fait remarquer quelqu'un.

—Oui... J'ai « la toux » dans mon jeu.

* **

A l'hôpital, le médecin, s'adressant à un alcoolique :

—Et surtout n'oubliez pas, mon ami, que quand vous serez guéri, il faudra vous abstenir de liqueurs fortes, d'absinthe...

—Alors, à quoi sert que je guérisses, docteur ?

* **

Des Parisiens ont reçu la visite d'un parent de province, qui, venu d'abord pour passer quelques jours avec eux, s'éternise dans les délices de la capitale.

Trop polis pour se plaindre, ils ont recours à un stratagème :

—Ah ! vraiment, mon cher, disent-ils au gèneur, vous devez bien manquer à votre femme et à vos enfants.

—Certainement, vous me donnez une bonne idée ; je vais les faire venir !

LES FORÇATS DE L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE — VERSAILLES

III

La crainte d'inquiéter la malade en lui montrant ce qu'il ressentait, força M. de Sainte-Même à se retirer avec Auroro. Il aimait sa femme d'un sentiment profond et tendre, bien que peu expansif. L'idée de la perdre lui brisait le cœur ; il lui semblait qu'il mourrait avec elle, si la nécessité de veiller sur ses enfants ne lui faisait un devoir de lui survivre. Cet homme du devoir ne pouvait manquer à celui-là.

Madame de Sainte-Même eut quelques instants de sommeil lorsque son mari l'eut quittée.

La duchesse, seule auprès d'elle, avait renvoyé les femmes et réfléchissait amèrement au hasard fatal qui jetait ainsi Armand sur sa route.

Même au milieu du danger de sa mère, son imagination en restait occupée. Ce n'était point de l'amour, c'était un attrait invincible, une fascination involontaire, et, s'il faut le dire, une curiosité brûlante. Il ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait, à rien de ce qu'elle avait rencontré dans sa vie.

Peut-être aussi cette passion suprême qu'elle inspirait, peut-être cette certitude de régner en souveraine sur une créature aussi accomplie que celle-là flattaient-elles à la fois son cœur et son amour-propre. Les mystères de l'âme sont bien difficiles à sonder.

En même temps les paroles échappées à la marquise ouvraient un vaste champ aux conjectures.

Que signifiaient ces réticences ? Ce nom d'Armand, dont l'effet avait été si regrettable, n'appartenait à personne de leur famille ou de leurs amis. Elle se promit néanmoins, et malgré son vif désir, d'éloigner les occasions de s'expliquer.

Elle commençait à comprendre que certaines plaies se rouvrent et saignent, quelle que soit la main qui les touche et quelque soin qu'on mette à l'empêcher.

Madame de Sainte-Même se réveilla après quelques instants, elle essaya de chercher sous son traversin ; ce mouvement fut trop pénible, elle ne put y atteindre.

—Amaranthe, murmura-t-elle, vous êtes là ?

—Oui, ma mère.

—Vous êtes seule ?

—Bien seule : mon père et ma sœur sont rentrés depuis longtemps.

—Écoutez donc ce que je vais dire et retenez-le comme s'il y allait de votre vie. Vous trouverez sous mon oreiller une petite boîte de maroquin. Cette boîte renferme une clef en or. Cette clef a l'air d'un bijou insignifiant ; elle cache cependant un secret terrible.

« Vous irez avec cette clef chez mon notaire, après ma mort, vous la lui montrerez seulement ; il vous remettra une cassette de bois des îles d'un travail précieux.

La malade fut obligée de s'arrêter ; elle ne put continuer ses instructions. Madame de Vaujour lui fit prendre quelques gouttes d'une potion préparée ; elle se trouva mieux après un instant de repos, et elle reprit :

—Gardez-vous, si vous ne voulez pas que je sorte du tombeau pour vous maudire, gardez-vous que personne au monde aperçoive cette cassette. Votre père surtout ne doit pas même en soupçonner l'existence.

« Vous l'ouvrirez quand vous serez seule, sous les verrous ; vous prendrez connaissance des papiers qu'elle contient, puis vous la refermerez et la clef ne vous quittera plus.

— Toute ce que vous m'ordonnerez, ma mère, sera sacré pour moi.

Madame de Sainte-Même reprit après un instant de repos :

— Vous connaîtrez alors la cause de ma maladie, de ma mort ; vous saurez la vie de votre mère et vous la jugerez. Ne concevez point de soupçons injurieux contre moi. Je fus malheureuse, voilà tout. Mon existence est restée pure, grâce à Dieu. A ses yeux, comme devant les hommes, je n'ai rien à me reprocher.

Madame de Vaujour baisa la main de sa mère avec un respect si tendre, que la pauvre femme se sentit fortifiée.

— Meroi, mon enfant, de ne pas douter de moi. J'en ai si souvent douté moi-même, pourtant. Je n'ai plus rien à vous commander à cet égard, et maintenant je mourrai tranquille.

— Vous ne mourrez point, ma mère, je vous le répète ; quand on est aussi nécessaire que vous l'êtes à nous tous ? Dieu vous laissera avec nous, pour que nous vous aimions davantage encore, si c'est possible.

— Je ne me flatte pas, je ne veux pas que vous me flattiez. Dans bien peu de jours nous serons séparées, ma fille chérie. Oh ! pensez à moi quand je ne serai plus : remplacez-moi dans le bonheur de votre père, dans celui de votre sœur.

— Ma mère ! ma mère ! répéta la duchesse en sanglotant.

— Ne nous attendrissons pas, ma chère fille, nous n'aurions plus de courage. Parlez-moi plutôt de cet homme, de cet Armand de Nareil.

— Non, non, ma mère, n'en parlons plus : vous ne pourriez pas soutenir ce propos. Oublions-le, et Dieu veuille qu'il nous oublie !

— Est-il aussi beau qu'il me l'a semblé d'ici ?

— Oui, ma mère.

— Et il annonce un de ces caractères intraitables que les difficultés excitent, qui ne reculent devant aucun obstacle. Mon enfant, craignez cet homme ! Le meilleur moyen de vous soustraire à ses recherches, c'est de vous donner un protecteur, c'est de vous marier.

— Me marier, madame ?

— Oui. Plusieurs partis se présentent : choisissez, non pas le plus séduisant, mais le meilleur, celui qui vous apportera le bonheur et la tranquillité.

La duchesse ne répondit pas.

— Soyez raisonnable, ainsi que vous l'avez toujours été, ma fille.

La duchesse ne répondit pas davantage.

— Aimez-vous donc cet homme, Amaranthe ?

— Moi ! ma mère, s'écria-t-elle en rougissant, aimer un homme que je ne connais pas, seulement parce qu'il est beau et bizarre ? Ah ! ma mère : vous ne vous souvenez plus quelle est votre fille !

— Je connais le cœur des femmes, je sais quelles sont ses singularités et ses tromperies : il s'abuse souvent et veut s'abuser. Vous pourriez être ainsi malgré vous.

Madame de Vaujour se sentait gênée sous le regard de la marquise, auquel la fièvre donnait un éclat inaccoutumé. Elle essaya de détourner la conversation, elle représenta à sa mère que son agitation sans cesse renouvelée augmentait son mal.

— Qu'importe ? répliqua la malade, je veux que vous m'écoutez : il me faut votre promesse de vous marier promptement, de ne point attendre la fin de votre deuil.

— Nous en reparlerons demain.

— Nous en parlerons à l'instant ; ai-je un demain à espérer, moi ? Ne me refusez pas ce que je vous demande en ce moment suprême ; jurez-moi que l'année ne se passera pas sans que vous ayez fait un choix approuvé de votre père !...

— Je ne puis... je ne veux...

— Amaranthe, je vous en supplie, troublez-vous mes derniers moments ?

La duchesse, fondant en larmes et hors d'état de résister à cet appel, se jeta à genoux près du lit et fit la promesse à laquelle la mourante attachait tant de prix.

Celle-ci parut consolée, ses traits se rassérénèrent ; elle ferma les yeux et s'endormit d'un sommeil assez paisible sur l'épaulé de sa fille.

— Mon Dieu ! murmurait celle-ci en retenant ses pleurs, qu'ai-je promis ? Je ne pouvais pourtant pas désobéir à ma mère.

— Armand, Armand ! répétait la marquise à voix entrecoupée ; y a-t-il encore un Armand au monde, depuis vingt-cinq ans ? Cette triste nuit s'écoula.

Le matin, Aurora remplaça la duchesse. Lorsqu'elle rentra dans sa chambre, son premier mouvement fut une prière. Elle s'adressa à Dieu, elle remit son sort entre ses mains, et se leva plus forte, plus sûr d'elle-même.

Elle approcha de la cheminée, afin de sonner sa femme de chambre et de se déshabiller. Une lettre à son adresse frappa ses regards. Elle la décrocha indifféremment, ainsi que les mille invitations banales qu'elle recevait.

Les premiers mots la firent tressaillir ; c'était d'Armand !

« En vain vous cherchez à me fuir, en vain vous vous reformez dans votre famille, madame : mon souvenir vous y suivra, et je saurai vous y trouver le jour où il sera nécessaire que je vous voie.

« Les barrières qui vous entourent sont bien redoutables : je les renverserai, je braverai votre père si terrible ; rien ne me séparera de vous. Je vous suivrai partout ; où vous serez, je serai. Aucune considération d'avenir ou de position ne m'arrêtera.

« D'où me vient cette fiévreuse, cette soif de vous ? je ne sais. Votre beauté m'a fasciné sans doute, mais ce n'est pas encore elle qui m'inspire cette passion insensée, inexplicable. J'ai vu des femmes aussi belles que vous, pour lesquelles je n'aurais pas hasardé un de mes cheveux.

« Vous soignez votre pauvre mère ; ange assis à son chevet, vous y apportez l'espérance et la vie. Je ne vous tourmenterai point pendant ces pieux devoirs. Si Dieu vous l'enlève, cette mère que vous aimez tant, je suis là, madame, et je vous tiendrai lieu de tout.

« Adieu, ou plutôt à toujours : c'est entre nous, maintenant, à la vie et à la mort. »

Amaranthe resta pétrifiée après la lecture de cette lettre : adressée à une femme de son rang, cette audace passait toute idée et toute raison. Elle se mit au lit, mais elle ne dormit pas.

Cet homme savait tout ; il la suivait, il l'espionnait sans doute. Il était donc riche, puisqu'il se sentait si fort ; et il ne restait pas même l'espoir de lasser son impuissance.

Cette fois, la duchesse prit la résolution de se dominer assez pour cacher cette nouvelle poursuite.

Quelques heures passées chez elle effacèrent toutes traces d'émotions, et lorsqu'elle revint près de la malade, elle lui

apporta son visage ordinaire, avec sa parfaite quiétude et son calme inaltérable.

Madame de Sainte-Même ne se releva plus. Le mal, à dater de ce jour, fit des progrès effrayants.

Ses filles ne la quittaient ni le jour ni la nuit. Leur père partageait ces soins pieux et montrait dans cette occasion une sensibilité, une tendresse que rien ne pouvait faire deviner chez lui jusque-là.

Un matin, ils étaient réunis auprès de la couche de douleur : la marquise semblait un peu mieux ; on l'avait saignée et l'étouffement diminuait. Elle appela le marquis et le pria de s'asseoir auprès d'elle.

— Mon ami, dit-elle, avant de quitter ce monde, je voudrais être tranquille sur l'avenir de mes enfants.

— Si Dieu vous rappelle à lui, ne suis-je pas là pour vous remplacer ? Je n'accepte la vie qu'à cette condition.

— Une chose presse surtout, une chose que je désire passionnément : c'est de voir remarier Amaranthe. Sa position de veuve est si fautive, à son âge !... Plusieurs partis se présentent, n'est-ce pas ?

— Oui, plusieurs.

— Et quel est celui qui vous agréa le plus ?

— Ils sont tous parfaitement convenables, quant à la naissance. Madame de Vaujour est assez riche pour se décider selon son goût ; je suis tout disposé à l'approuver.

— Et qui choisirez-vous, Amaranthe ?

— Ma mère...

— Mon enfant, vous ne pouvez avoir oublié votre promesse !

— Oh ! je le sais bien, moi, qui elle choisira, dit étourdiment Auroro.

— Et qui cela, s'il vous plaît ?

— Ce beau Vénitien, ce comte Dandolo, qui l'adore, qui lui offre des millions, des palais sur la Brenta et sur le grand canal, et qui s'engagera par contrat à revenir en France chaque fois qu'elle lui en témoignera le désir, au moins tous les deux ans.

— Comment êtes-vous donc si bien instruite ?

— Je le sais par le comte lui-même ; il m'a encore répété tout cela, il y a trois jours, chez la duchesse de Polignac, lorsque j'y suis allé de votre part, mon père.

— Qu'en dites-vous, Amaranthe ?

— Ma mère, me décider ainsi...

— Je voudrais voir votre mari avant de mourir, ma fille ; je voudrais unir vos mains et lui recommander votre bonheur.

Madame de Vaujour réfléchit quelques instants. Auroro, sans le savoir, avait nommé l'homme vers lequel son cœur l'entraînait avant la bizarre intervention d'Armand.

Les qualités, le mérite, les avantages de Dandolo n'étaient peut-être pas la raison la plus puissante de son choix. Venise ! Venise ! la ville de ses rêves ! Venise, dont les merveilleux récits exaltaient son imagination. Venise l'attirait plus fort encore que lui peut-être.

Vivre à Venise, au milieu du mystère, des aventures, des dangers, quelle plus belle et plus enviable existence ! Elle y était décidée, quand M. de Narail se jeta au travers de sa résolution, en la plongeant dans un chaos d'incertitudes et de sensations inconnues. Elle ne se rendait plus compte d'elle-même ; elle voyait des regrets et des craintes partout.

Il fallait néanmoins prendre un parti : sa mère, sa pauvre mère, dont elle était tant aimée, attendait sa décision.

Fidèle à sa promesse, Armand ne lui avait pas écrit depuis qu'elle soignait la marquise. Elle voulut prendre ce silence pour

un abandon, pour un renoncement à ses poursuites inutiles, et, faisant un effort sur elle-même, elle donna son consentement.

— Vous acceptez M. le comte Dandolo, ma fille ?

— Oui, ma mère.

— Et vous, monsieur, cette alliance vous convient-elle ?

— Le comte Dandolo est d'une famille noble, inscrite des premiers sur le livre d'or de Venise, d'une illustration incontestée. Les renseignements que j'ai pris sur sa fortune, sur sa conduite, sur sa moralité sont excellents.

« La seule objection possible est l'éloignement ; elle doit tomber devant l'opinion de ma fille, je n'en ai aucune autre à formuler. Je n'aurais pas choisi différemment.

— Faites donc prévenir le comte Dandolo que sa recherche est acceptée, et priez-le de se rendre ici dès ce soir.

— Dès ce soir, ma mère ?

— Vous avez le temps, vous ; mais moi je suis pressée, et les mourants ont leurs caprices, leurs pressentiments aussi, ajouta-t-elle à voix basse.

« Mes enfants, laissez moi quelques instants seule avec votre père ; je vous rappellerai tout à l'heure : je ne veux pas perdre les minutes qui me restent.

Les deux sœurs sortirent, ainsi que le désirait la marquise, et madame de Vaujour jeta sur elle un regard empreint de supplication et d'inquiétude.

Demeurés seuls, les époux se prirent la main.

— J'ai une grâce à vous demander, monsieur, dit madame de Sainte-Même, une grâce qui ombellira mes dernières heures d'existence, et dont je vous bénirai en mourant.

— Je n'ai rien à vous refuser, madame.

— Je voudrais voir consacrer ici, près de mon lit, le mariage de ma fille et du comte Dandolo. Vous allez m'opposer mille obstacles, je le sais ; tous sont faciles à lever, je le sais aussi. On obtient aisément des dispenses dans un cas comme celui-ci. La mort aplanit bien des choses, et c'est une raison sans réplique à donner. Le mariage peut rester secret ; on évitera de la sorte les explications vis-à-vis du monde. Vous irez chez le roi, chez la reine, vous leur confierez ce projet. Ils l'approuveront, je n'en doute pas, et ils garderont le silence : vous n'ignorez pas combien leurs Majestés sont discrètes, surtout en ce qui touche aux familles qu'ils protègent.

— D'où vous vient ce désir, madame ? Pourquoi ne pas attendre ? Pourquoi ne pas donner à cette cérémonie la solennité qu'elle comporte ? Vous vous rétablirez bientôt, et alors il sera temps...

— Je ne me rétablirai point, mon ami, ne nous ornez pas de chimères. Je connais Amaranthe mieux que vous, je sais tout ce qu'il y a dans cette âme, je sais qu'elle ne se consolera pas de m'avoir perdu ; je sais aussi qu'une année apporte bien des changements avec elle, et son deuil durera un an.

« Rien ne pourra soutenir Amaranthe dans cette terrible épreuve, rien qu'un sentiment qui lui ouvre de nouveaux horizons. Elle vous aime, mais elle vous craint. Une première fois vous l'avez mariée à un homme qui eût été son père, et pour lequel elle n'eut qu'une affection filiale : ne la déshéritez pas de bonheur, donnez-lui un avenir prospère et laissez-moi l'ineffable joie d'y assister encore.

« Je ne vous parle pas du passé, je ne vous parle pas de nos épreuves : cependant j'invoque vos souvenirs : au nom de mes douleurs, au nom de mon obéissance, ne me refusez pas !

Ses yeux secs et ardents ne trouvaient plus de larmes, mais sa physionomie exprimait une anxiété touchante.

Le marquis n'eut pas la force d'y résister.

—Il sera fait selon vos désirs, mon amie. Je m'en occuperai sur-le-champ. Amaranthe y consentira-t-elle ?

—Je m'en charge. Amenez ici seulement le prêtre, les témoins et le fiancé.

Au moment où ses filles entrèrent dans la chambre, madame de Sainte-Même dit à la duchesse :

—Vous m'aimez, ma fille, vous ne m'avez jamais désobéi une seule fois. Disposez vous à exécuter le dernier ordre que je vous donnerai sur la terre. Ce soir, cette nuit plutôt, vous épouserez ici, en ma présence, M. le comte Dandolo.

« Ce mariage restera secret jusqu'à ce qu'il vous convienne de le révéler, et, si vous suivez un conseil prudent, vous partirez avec votre mari sans instruire personne du but de votre voyage, avant de publier votre union.

« Ne craignez pas les propos du monde; l'autorité de votre père le contiendra. Ne me faites ni observations, ni objections; souvenez-vous que je vous en prie, que je le veux !

Madame de Vaujour s'était laissé tomber sur une chaise, incapable de se soutenir. Cette ordre si péremptoire, impossible à éluder, la frappa comme un coup de foudre. Elle ne répondit qu'un seul mot :

—J'obéirai !

On comprend ce qui se passa dans son âme, le reste de la soirée. Elle garda le silence, mais la pâleur de ses traits révéla son émotion. A l'aspect du comte Dandolo, elle trembla si fort qu'elle lui fit pitié et presque peur.

—Madame la duchesse à l'air de me craindre, dit-il, sa volonté n'est-elle pas libre ?

—Parfaitement libre, monsieur le comte, vous n'en pouvez douter. Son émotion s'explique facilement. Un mariage fait sous d'aussi tristes auspices impressionne un cœur facile à s'émeouvoir. J'ai voulu vous la remettre, vous la recommander moi-même, ma fille chérie, mon trésor. Rendez-la aussi heureuse que je l'étais par elle, monsieur; remplacez-moi dans sa tendresse et dans sa vie, les bénédictions d'une mère mourante vous suivront à jamais.

Le comte était un homme de trente ans, un de ces types vénitiens de Paul Véronèse, un de ces grands patriotes des grandes époques de la République sérénissime.

Son teint olivâtre, ses yeux et ses cheveux noirs, sa taille noble et imposante, joints à un caractère d'une loyauté chevaleresque et d'une bonté exquise, l'eussent fait remarquer dans tous les pays. Nul doute que, sans la révolution, il n'eût succédé au doge Manini. La voix publique l'y appelait, et le peuple, comme les grands, lui eût décerné la couronne.

Il n'avait pu voir la duchesse sans l'aimer. Sa grave beauté, l'égalité de son humeur, le sérieux même de sa conversation au nonçant celui de son âme, lui faisaient supposer, et avec raison, une sûreté d'affections, de principes, fort rare à cette époque de plaisirs et de légèreté.

Agréablement surpris par la proposition qu'on lui avait faite, il ne savait comment exprimer son bonheur; à peine osait-il y croire.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus. n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Voleurs de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sauglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. Un an, \$1.00, six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrées.

MORNEAU & C^{ie}., ÉDITEURS,
Boîte 1986
475 Rue Craig, Montréal.